L.C.

L.10

J B J

J J J J

J B Jaque

J J J

Ce Liure apartient a Jacques
Blot De Beauregard
Celuy quy Le trouuera Le
Rendra sil Luy Plait en
Payant Le vin a La foire
De S.t Martin [illegible]
Jacques Blot De Beaur

Ce Liure apartient a
Jacques Blot De Beauregard
Celuy quy Le trouuera Le
Rendra sil Luy plait

besombos besombos besombes besombes

besombes

besombes de chanteloup

besombes de chanteloup chanteloup

besombes de chanteloup

mesuis signe

besombes de chanteloup

7 7 7 7 8 8 7 3 3 3 3

Rés Pf XVII 311

LVCIEN,
DV
SOVVEREIN
BIEN.

DE MESSIRE IOSEPH DE S. GERY, Seigneur de Magnas.

A TOLOSE,
Par IEAN PECH, Imprimeur ordinaire des Eſtats generaux du Païs de Foix, prés le Conuent des PP. Preſcheurs. 1669.

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE

A MONSEIGNEVR

DE

ROCALAVRE,

DVC ET PAIR DE France, Cheualier des Ordres du Roy, Lieutenant general de ſes Armées, Marquis de Peguillem, Comte de Gaure, & de Pongibaut, Baron de Cappandu, & de Monteſquieu, &c.

MONSEIGNEVR,

Comme vous ſauez que les cho-

ſes retournent ordinerement à leur principe : Lucien que vous m'auez fait l'honeur de me doner, deſire d'étre ancore à vous, & de parêtre an public ſous vôtre nom. Ie l'ey bien auerty qu'il eſt ſi changé, que vous aurez de la pene à le reconoitre. Car il a quité cete raillerie fine & delicate de la Comedie, pour treter du plus excelant de tous les biens, auec la ſimplicité ſerieuſe & profonde du Dialogue : Il eſt ſi éloigné de la médizance, qu'il done à chacun les loüanges qu'il a meritées, il ne raconte pas des fables mez vne Hiſtoire veritable à ſa façon, auſſi n'a-t'il plus cet abile Interprete qui aianſoit adretemant les choſes à nôtre er, pour les randre agreables. Et pourtant il demeure

dans ſon deſſein, & me preſſe toujours de vous le preſanter. Et non ſeulemant il eſpere vn accueil fauorable, mez ie croy qu'il ſe promet ancore que cete ioée tranquile & conſtante que chacun admire dans tous le cours de vôtre illuſtre vie, découurira aus moins éclerez, que c'ét en ele que conſiſte la felicité que tous cherchent, & que peu de perſonnes rancontrent. Et que ce ſeul example conueincra tous ceus qu'il n'auoit point perſuadé par ſes reſons. Ne pouuant plus refuzer à mon ôte l'office ſi rezonable qu'il me demande, agréez ie vous ſuplie, MONSEIGNEVR, que ie le remete antre vos meins, auec cete condicion, qu'il ſe contantera de la faueur que vous luy ferez, de l'antretenir quelquefois

pandant vôtre ſejour dans la Prouince, ſans qu'il pretande que vous deuiez être ſon garand, quand il voudra vous ſuiure au delà de la Riuiere de Loire. Si vous me fetes la grace de le reprandre, j'aurey grand ſujet de douter quele de ces deus faueurs ſera la plus forte, ou cele de m'auoir doné vôtre Lucien, ou cele d'auoir voulu receuoir le mien; Mez ces deux effets de vôtre bounté, & de vôtre generoſité me feront cleremant connoître que perſonne ne doit étre auec tant de paſsion, & de reſpect, que moy,

MONSEIGNEVR,

De Magnas ce Octobre 1669.

Vôtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſeruiteur.
MAGNAS.

LVCIEN

DV SOVVEREIN BIEN.

DIALOGVE.

DE PROSERPINE ET DE PLVTON.

Où les Philosophes proposent leur opinion, & Socrate an fait le Iugemant.

PROSERPINE.

LA Féte que les hommes celebrent meintenant, & les jeus solamnels des morts à quoy ils s'exercent, me donnent occasion de te proposer vn

diuertiſſemant qui ne ſeroit pas deſagreable.

PLVTON.

DIS moy ce que tu deſires, Proſerpine, car ie prandrey grande part a ton contantemant, & i'y contribuerey tout ce qui depandra de moy.

PROSERP. Hipparque la fame de Crates m'a ſi ſouuant antretenu du bon-heur que la Philoſophie aporte à ceux qui l'ambraſſent, qu'elle m'a fait naitre vn extreme deſir de ſauoir an quoy ils établiſſent ce bien, qui conduit doucemant les Philoſophes au repos eternel, que le reſte des hommes ne peut acquerir que par des trauaus continüels ; c'eſt pourquoy ie voudrois que nous antandiſſions de la bouche de ces excellans hommes, an quoy c'eſt que

consiste leur souuerein bien.

PLVT. Apres les auoir ouys, ie creins que tu n'an sauras pas dauantage; car ils sont si diuisez, & chacun soutient son opinion auec tant de raisons, qu'il est difficile de prandre quelque party.

PROSERP. Il est vray que leurs opinions sont differantes, mais cete diuersité de pansées & de discours ingenieus sera agreable, & diuertissante. Icy l'égalité constante samble randre la demeure annuyeuse, au lieu que dans la lumiere la varieté aporte toujours de nouueaus plaisirs. Mais apres auoir antandu leur raisons, ne pourras-tu pas donner la charge de iugér de leur differans à Minos, où à Radamante, où toy-méme la prandre, & t'occuper à l'exercice le plus dous qu'on puisse choisir dans la lumiere.

PLVT. Ie iure par le Styx, que ie suis tres satisfait de ta proposition. Pour éuitér la confusion & la lon-

gueur, il faut que Laquesis commande de ma part aux Philosophes qu'ils choisissent quelques vns d'antre eus pour nous faire antandre leur santimans touchant le souuerein bien; Et pour randre plus d'honeur à la Philosophie, ie veus que Socrate, qu'Apollõ a declaré le plus sage des hommes, iuge des opinions qui seront proposées. An cette maniere, Proserpine, tu auras ce que tu as desiré, & pandant qu'on celebrera les ieus des morts dans la lumiere, nous celebrerons dans l'ombre les jeus des viuans.

PROS. Me voylà plainémant contante. Laquesis va t'an aus chãps Elisées, & dis aux Philosophes qu'ils choisissent quelques-vns d'antre-eus, pour venir nous exposer leurs opinions touchant le souuerein bien de la vie humaine, commande aussi à Socrate de se randre icy, pour étre iuge des differans qui naitront sur ce sujet.

PLVT. Fais diligeance, Laquesis, mene auec toy Socrate, & ceus qui seront nommez. Il sera permis aus autres de les accompagner, & prandre part au diuertissemant de la Féte. Hipparque n'y manquera pas, puis que c'est ele qui a donné occasion au dessein de Proserpine.

PROS. Il faut auoüer ô Pluton, que c'est auec grande raison que tu as ordonné que les ames éleuées à vn haut degré de vertu, & celes qui se sont plongées dans les plus grans dereglemans, ne boiuent point de l'au de l'Ete, & que la memoire de leur vie augmante la punicion du vice, & la recompanse de la vertu. Car sans cette loy nous serions priuez de l'entretien des Philosophes.

PLVT. Nous antandrons leur discours auec l'attansion que merite le sujet. Et pandant que les furies exercéront la iustice rigoureuse dans la pire partie de nostre Royaume, nous nous diuertirons auec la meil-

leure. Mais ie vois deja parétre la *Parque que Socrate ſuit* de prez, i'an apperçois trois autres deuant la foule qui les accompagne, qui ſans doute doiuent porter la parole.

PROS. Ces trois ſont Zenon, Ariſtote, & Ariſtippe : Ie m'étonne qu'on n'ait nommé que trois hommes parmy vne ſi grande diuerſité d'opinions, & de perſonnes.

PLVT. C'eſt auec raiſon qu'ils ſe ſont reduits à vn petit nombre ſelon mon deſſein ; & peut étre que Laqueſis nous an dira quelque raiſon particuliere. Aproche-toy Laqueſis. Pourquoy ne voyons-nous point parétre Platon ſur les rans ?

LAQVESIS.

IL a donné ſa vois à Ariſtote, que la plus grande partie a nommé.

PLVT. Epicure apres auoir ca-

ché sa vie, veut-il ancore cacher son ombre dans les Anfers ?

LAQ. Il a parlé à Aristippe, & je croy qu'il s'ét reduit à son opinion. Quand à Zenon, tous ceux qui ayment l'honneur l'ont nommé d'vne commune vois.

PLVT. Commant, Socrate a-t-il receu la charge que ie luy ay doné ?

LAQ. Ie l'ay trouué asseuré, & souriant à son ordinaire, ny éleué pour l'honneur qui luy est deferé, ny ébranlé du pois de cét amploy, capable d'accabler les esprits les plus forts.

PLVT. Nous verrons tantot commant il s'an acquitéra. Cepandant fais auancér les philosophes ; que ceux qui doiuent parler prenent place dans le cercle : mete Socrate leur Iuge s'assoir à ma main droite, qu'il prene auec luy Platon, Epicure, & Epitecte, pour conferer auec eus, & conduis Hipparque à Pro-

ſerpine qui luy donera le rang que ſon ſauoir, ſa vertu, & ſa liberté ont merité.

LAQ. Les voylà placez comme il a été ordonné? & tout fait vn ſilance fauorable. Cerbere s'eſt tû, Flegéton s'eſt arrété, & Pitagore a appaiſé le murmure qui s'étoit éleué dans la foule, lors qu'on a veu Socrate, & Hipparque dans leur ſieges.

PLVTON.

O Grandes & genereuſes ames, qui eſtant parties du Ciel, & éprouuées dans les diuers trauaus de la Terre, joüiſſez meintenant dans mon éta[illegible] du repos eternel. Vous aues apr[illegible] de la Parque que ie veus paſſer [illegible]oucemant cete féte auec vous, & [illegible]antandre de vôtre bouche, quel eſ[illegible]e ſouuerein bien des hommes

mes dans la vie, non seulément pour contantér la curiosité de Proserpine, qui a desiré d'aprandre vos santimans sur ce sujet, mais aussi pour augmanter s'il se peut vôtre felicité presante par le souuenir de vos joyes passées, par la comparaison que vous an ferez auec le bien constãt que vous possedez. Et par la consideratiõ de la verité que vous voyez dans l'Elisée, plus clairemant qu'on ne la peut aperceuoir dans les tenebres du cors. Vous nous declarerés donc vos opinions sur le sujet du souuerein bien, apres que Laquesis aura tiré au sort an quel ordre chacun deura parler. Et vous souuiendrez que vous auez pour Iuge vn esprit qui pese exactémant toutes choses, qui fait son profit de tout, & qui ne se laisse persuadér qu'à la raison.

LAQ. Aristote de Stagire parléra le premier, Aristippe de Cirene le second, & Zenon de Citie le troisieme.

PLVT. Fais donc couler l'eau pour Aristote Laquesis, Et qu'il commance heureusémant nos Ieus.

ARISTOTE.

L'Opinionque je tiens touchant le souuerein bien de la vie humaine est si connue, & si approuuée par les plus excellans hommes de tous les cles, que la declarer, & la soutenir auec des raisons recherchées, samblera plûtôt vn Ieu pour honorer cete Féte, suiuant le dessein de Pluton, qu'vne occupacion serieuse. Et neanmoins an obeïssant à ses ordres, & m'aquitant de la charge qu'il m'a imposée, je s is tres aise d'auoir pour auditeurs, pour juges des esprits épurez, & exans des passiõs qui troublent la raison, & qui ont apprins dans la vie qu' vn sujet si diuers, & si inconst nt qu'ét celuy du bonheur humain, il ne faut point rechercher la

derniere ſubtilité. Ils ſauent bien que la Iuſtice, & l'honéteté qui en ſont vne grande partie ſamblent plûtôt ordonnées par les lois, qu'établies par la nature; Et qu'il ne paroit pas moins de doute & d'inſtabilité dans les autres biens. Car la richeſſe, la volupté, la force, la beauté, ont cauſé la perte & la ruïne de pluſieurs. C'et pourquoy ils ſe cõtanteront quand je leur propoſerey ſimplemant ce qui me ſamblera veritable, & tirerey des conſequances conuenables à la nature des principes.

Le bien eſt ce qui conuient à la nature : c'eſt la fin où tand le deſir, & le terme de nôtre recherche. La diuerſité des biens a produit la diuerſité des fins, & a donné ſujet à l'eſprit humein d'inuanter diuers ars, & diuerſes ſiances pour y paruenir. La ſanté bonne, & conuenable à l'homme eſt la fin de la medecine, l'habitation commode eſt la fin de l'architecture, cele de l'Economique de l'a-

bondance des choſes neceſſaires à *la vie. Mais quoy* que toutes les fins ſont bonnes, neanmoins, elles ne ſont pas toutes d'égale bonté. Car la fin de l'Art qui an contiént d'autres ſous ſoy eſt meilleure que les pris des ars qui luy ſont ſuiets. Et generalément les fins dernieres ſont meilleures que les moyenes. d'où nous pourrons iugér que s'il ſe troue quelque fin qui termine toute nôtre recherche, que nous deſirions pour elle-méme, & pour laquele nous deſirions toutes les autres, car nôtre deſir ne va pas à l'infiny; ce ſera ſans doute le ſouuerein, & le plus excellant de tous les biens, dont la conoiſſance ſera tres-vtile à la vie, & donnera à l'ame qui la conſiderera quelque eſſay du plain contantemant dont nous jouiſſons meinténant.

Auſſi ne ſera-t'il pas difficile d'antandre quelle ſiance le ſouuerein bien ſe la fin. Car cele qui eſt la plus excellante, & comme maitreſſe de

outes les autres doit auoir la fin la meilleure & la derniere. Ce sera donc la siance ciuile, puis qu'ele prescrit queles siances doiuent étre receues dans la Republique, & qu'ele a sous soy l'Economie, l'Eloquance, & l'Art militaire. Que s'il est veritable que la siance ciuile amploye à son vsage tous les Ars, & toutes les siances, si c'est ele qui regle par ses lois ce qu'on doit fere, & dequoy l'on doit s'abstenir; il faut que sa fin contiene cele de tous les Ars, & de toutes les siances, & qu'an ele consiste le souuerein bien des hommes. Car ancore que le bien d'vn particulier, & celuy d'vne Republique fut le méme, neanmoins ce qui touche vne communauté, est plus grand, & plus diuin.

Apres auoir antandu q e la siance ciuile a pour sa fin le S ouuerein bien, il faut meintenant c nsidérer ce que c'est qu'ele recherch Préque tous demeurent d'acord que fin est

la felicité ; mais l'on doute que c'ét que la felicité, & les opinions ſont fort diuerſes ſur ce ſujet. Les vns la metét dans quelqu'vne des choſes qui ſont exposées à la veüe, comme dans la volupté, dans les richeſſes ou dans la gloire, les diuers genres de vie que les hommes ambraſſent, ſont cauſe des diuers iugemants qu'ils font. Le peuple & les perſonnes oyſiues, & innoſſantes ayment la vie delicate, & mélent le Souuerein bien dans la volupté : ceux qui ſont amployez au manimant des afaires publiques le metent dans l'honeur : Et ceux qui s'adonnent à la contamplacion, preferent au reſte des biens la conoiſſance de la verité. Il arriue ſouuant que la méme perſonne changera d'opinion. Malade elle eſtimera la ſanté ; étant pauure ele admirera la richeſſe, l'ignorant priſera le ſauoir. Quelcun des Philoſophes a panſé qu'outre tous ces biens, il y an a vn qui ſt tel de ſoy-méme, & cau-

ſe de toute la bonté qui paroit dans la Nature : Et que ce principe du bien eſt eternel. Il ſeroit ſuperflu de raporter toutes les diuerſes opiniõs, & ie me contanterei de celes que i'ay touché, qui ſont les plus celebres & les plus approuuées.

Celuy qui conſideréra ces ſantimans auec quelque attanſion, iugera ſans doute que la vie voluptueuſe que le peuple recherche eſt celle des bétes, an quoy il ſuit l'example de pluſieurs, qui ayant acquis beaucoup de puiſſance, & d'autorité, ne panſent qu'au luxe & à la volupté. Ceux qui trauaillent à aſſambler des richeſſes, n'aſſoüuiſſent leur cupidité qu'auec iniuſtice, & violance. Outre que le bien vtile n'étant pas deſiré pour luy méme, ne peut point étre ce bien Souuerein, que nous cherchions l'honneur que propoſent ceux qui exercent les charges publiques ſamble plus leger que le bien parfait. Il eſt plus au pouuoir

de celuy qui le donne, que de celuy qui le reçoit. Au lieu que le Souuerein *bien doit* étre propre à celuy qui le poſſede, & tel qu'il ne puiſſe luy étre ôté qu'à pene. Ceus mémes qui recherchent l'honneur, le deſirent comme vne preuue de leur vertu, & veulent étre honorez des geans de bien qui peuuent mieus conoître leur merite. Ainſi il eſt éuidant par leur propre témoignage, que la vertu eſt meilleure que la gloire. Et pourtant ele eſt éloignée de la perfection du bien Souuerein. Car la vertu toute grande & excellante qu'ele eſt, n'eſt qu'vne habitude qu'vn homme ne perd point étant andormy, ou oyſif, ou méme étant acablé de miſere, & de douleur, que perſonne n'eſtimera heureus auec raiſon.

C'eſt auec pene, que ie viens à la conſideratiou de ce bien general qu'on dit étre principe de toute la bonté. La doute an eſt profonde, & difficile, & ie ſuis ataché d'amitié auec

auec ceus qui ont inuanté les idées. Mais l'amour de la verité ſurmonte le reſpect qu'on doit auoir pour les perſonnes. Si cete idée du bien qu'ils ont voulu établir ſe trouuoit ailleurs que dans leur imaginacion, vne méme ſiance comprandroit tous les biens. Car il n'y a qu'vne ſiance de ce qui eſt compris ſous vne idée : Et comme la blancheur eſt la méme dans la nege & dans l'écume, auſſi la bonté ſeroit la méme, dans la volupté, dans l'honneur & dans la prudance, qui eſt neanmoins fort diuerſe. Mais pourquoy nomment-ils ce principe de bonté le méme bien? Car il n'y a aucune differance antre l'homme & le méme homme, ny du bien au méme bien. Et comme la durée ne rand pas vne choſe plus blanche, auſſi l'eternité qu'on attribüe au premier bien, ne le randra pas meilleure. Le bien n'eſt donc pas contenu ſous vne méme idée commune; mais les choſes ſont dites bonnes, ou parce qu'-

eles amprontent ce nom d'vn méme ſujet, ou parce qu'eles ſe raportent à vne fin ou plûtot par proportion. Mais la conſideration ſi exacte du bien eſt moins propre au ſujet que ie traite. Car quand il ſeroit vray qu'il y eut vn bien de ſoy, & ſeparé du reſte; il eſt éuidant que l'homme ne pourroit ny le faire ny l'acquerir, ce ne ſeroit donc point le bien que nous cherchons. Peut-étre dira-t-on que la connoiſſance du bien ſeparé nous pourra étre vtile pour aquerir les biens qui nous conuienent. Ce diſcours ne manque point d'apparance, & neanmoins les Siances y repugnent. Car ſe propoſant le bien, eles obmetent la conſideration de ce bien ſeparé. An effet, commant vn Medecin deuiendra-t-il plus antandu, où vn Capitaine plus habile pour auoir connu cete idée du bien general, puis qu'il eſt vray que le Medecin ne regarde pas l'idée generale de la ſanté, mais la ſanté de

l'homme, ou plûtot de cét homme particulier qu'il traite.

Aprez auoir reconnu que la felicité ne conciſte ny dans la volupté que l'homme a commune auec les animaus, ny dans les richeſſes que la fortune rauit plus aiſémant qu'ele ne les donne, ny dans l'honneur qui depand d'autruy, ny dans la vertu qu'on peut conſeruer dans les douleurs extrémes, ny méme dans tous ces biens anſamble, car nous les deſirons pour acquerir la felicité par leur moyen, mais perſonne ne ſouhaite la felicité que pour ele méme. Ce qui nous découurira l'étandüe merueilleuſe de ce bien parfait, & capable d'aſſouuïr tous nos deſirs, non ſeulemant an ce qui nous regarde, mais auſſi les parans, la fame, les enfans, les amis & les Cytoyens. Car l'homme nay, nourry, & éleué dans la ſocieté, a de ſa nature quelque inclinacion à la charité. Pour antandre en quoy doit conſiſter ce bien parfait, nous

conſidererons quel eſt l'ouurage & l'office de l'homme ; Car comme les Artiſans metent la perfection de leur Art an quelque œuure ou an quelque accion, auſſi le bien de l'homme doit conſiſter an vn ouurage qui luy ſoit propre. Car il n'eſt pas nay pour demeurer oyſif. Et comme l'œil, & la mein ont leur fonctions certaines, auſſi faut-il que l'homme ait quelque action qui luy ſoit propre. Cete action propre de l'homme n'eſt point la vie qu'il a commune auec les plantes, ny le ſantimant qu'il a auec les animaus : il ne reſte donc que l'accion de l'ame raiſonable qui luy ſoit propre. Et parceque l'ame humaine a deus parties, d'ont l'vne obeyt à la raiſon, & l'autre la contient, la felicité conſiſtera dans l'accion de la partie la plus noble & la meilleure, qui n'eſt point autre que celle de la parfaite vertu. Car comme l'office de l'Artiſan, & du bon Artiſan eſt le méme, lors qu'il ajoûte à ſon action l'ex-

cellance de l'Art, auſſi l'accion de l'homme aura ſa derniere perfection quand il y ioindra la vertu qui luy eſt propre, & la plus excellante. Qui conſiderera l'opinion que nous auons proposé, jugera qu'ele comprand dans ſon anceinte tous les autres ſantimans des Philoſophes: les vns ont mis le ſouuerein bien dans la vertu, les autres dans la volupté, quelques-vns y ajoûtent les biens exterieurs, & ce ſont les pansées des plus excellans hommes que nous pouuons eſtimer ne s'étre pas éloignez de la verité: l'accion de l'ame en quoy conſiſte la felicité, doit étre conduite par la vertu. Mais il importe de ſauoir que le bon-heur n'eſt pas tant dans la poſſeſſion que dans l'vſage, & que comme aux Ieus Olympiques l'on ne courone point les plus bruues ny les plus forts, mais ceus qui ont veincu, auſſi n'y a-t-il que ceux qui font des accions honétes qui jouyſſent des biens de la vie. La méme accion con-

duite par la vertu comblera l'ame d'une volupté pure & conſtante ; car la joye ſuit le mouuemant qui luy eſt propre. Les plaiſirs que le peuple recherche ſont ſouuant contraires, parce qu'ils ne ſont pas tels de leur nature, mais les choſes qui plaiſent à ceus qui aiment l'honeteté ſont toujours agreables, parce qu'eles ſont teles de leur nature. Antre leſqueles les actiõs vertueuſes tienent le premier lieu. Auſſi ont-eles leur volupté propre & inſeparable, celuy qui ne ſe rejoüit point anfaiſant des accions honétes, ne peut étre eſtimé homme de bien, l'on ne croira point juſte celuy qui ne ſe plaira pas aus accions de juſtice, ny liberal celuy qui donnera ſans plaiſir. Il faut donc auoüer que les accions de la vertu ne ſont pas moins agreables qu'eles ſont bonnes & beles. Et que la felicité que nous auons ètably eſt tres-bonne, tres-belle, & tres-agreable. Mais toute excellante qu'ele eſt, el[illegible] a beſoin des biens exterieurs.

Car à pene quelqu'vn peut-il fere des accions grandes & plenes de dignité, étant depourueu d'années, de biens, & d'autorité. La felicité paroit quelquefois ternie par le defaut de nobleſſe, d'anfans ou de beauté. Ce n'eſt donc pas la vertu ſeule qui la donne, mais ancore la fortune. Et ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on a mis an doute ſi ce bien nous arriue par la doctrine ou par l'exercice, ou par quelque ſort diuin, ou bien par hazard. Mais comme la felicité eſt le preſant le plus digne de la grandeur & de la bonté de Dieu, auſſi voyons-nous qu'ele eſt de tres-grande étandüe, & que tous ceus que les vices n'ont pas peruertis, peuuent l'aquerir par leur ſoin & par leur étude. Que s'il eſt vray que l'induſtrie humaine acheue & accomplit ce que la nature produit, quel crime ſeroit-ce de commettre à la temerité du hazard, la choſe la meilleure, & la plus reglée. Cete difficulté eſt ancore éclaircie

par nôtre definicion. Car l'accion de l'ame pour être heureuſe, doit étre conduite par la vertu, qui étant formée par la diſcipline & par la pratique, éleue la Nature à ſa derniere perfection. Mais les biens que la fortune nous preſante, ou ſont neceſſaires à la vie, ou ſeruent comme d'aydes ou d'outis à l'accion. Cela conuient auſſi auec ce que nous auons dit au commancemant que la ſiance ciuile a pour ſa fin la felicité. Parce qu'ele amploye tous ſes ſoins à diſpoſer ſes Citoyens an tele ſorte, qu'vſans des biens de la fortune auec prudance, ils faſſent des accions bonnes & honnétes.

Au reſte, pour donner l'antiere perfection à la felicité, il faut que la vie ſoit accomplie, ſelon le jugement de Solon. Car vne hirondele ne nous améne pas le Printemps, ny vn iour ou vn peu de tamps ne rand pas vn homme heureux. Et la condicion humaine eſt ſujete à de grans changemans

mans. Mais ſi perſonne ne peut étre eſtimé heureus pandãt la vie, dira-t'on que l'homme ſoit heureus apres que la mort l'a priué de toute accion & de tout ſantimant ? Et neantmoins il demeure ancore quelque doute. Car il y a des biens & des maus dont les morts ne ſamblent point étre exans, non plus que les viuans de ceus qui leur arriuent ſans qu'ils les ſantent: comme l'honneur ou la honte des anfans, & generalemant la bonne ou la mauuaiſe fortune de leur poſterité. De ces conſideracions nous pourrons étre perſuadez, que ſi nous arrétons la veuë ſur les accidans de la fortune, la méme perſonne nous ſamblera tantôt heureus, tantôt mal-heureus, & le ſage nous paroîtra auſſi changeant qu'vn Cameleon : Mais ſi nous éleuons la panſée aus actions vertueuſes qui ſont les maitreſſes, & comme les ſources du bon-heur de la vie, nous reconnoitrons qu'il y a an eles plus de fermeté & de conſtan-

ce qu'an toutes les choſes morteles, qu'eles ſurpaſſent les ſiances mémes an certitude & an conſtance, & qu'eles ſont d'autant plus reglées & plus certaines, qu'eles ſont plus parfaites, & plus excellantes: ce qui arriue, parceque les hõmes ſages les pratiquant continüelemant auec vne joye plene & antiere. Ils ne peuuent jamais ny les oublier, ny les negliger. An effet l'action accompagnera le ſage dans tout le cours de ſa vie. Il méditera & fera toujours les choſes conuenables à la raiſon, & quelque changemant qui arriue, il le receura conſtammant, & déçammant. Les petits accidans ont peu de poids, les grands & fauorables amploiez auec prudance ſeruiront d'ornemant à la vie, & la randront plus heureuſe: les contraires & facheus pourront troubler la felicité par les douleurs ou les ampechemans qu'ils oppoſent aus accions; mais la vertu d'vn homme ne paroit jamais ſi éclatante que lors

qu'il suporte des maus extrémes auec paciance & moderacion. Non parce qu'il est insansible, mais parce qu'il à l'ame forte, grande, & genereuse. Les accions étant maitresses de la vie comme il a esté dit; celuy qui sera veritablemant sage, ne deuiendra jamais miserable, car il ne fera aucune accion hontueuse. Il suportera auec bien-seance les injures de la fortune, & vsera des biens qui luy resteront le mieus qu'il pourra. Anuironné & pressé de mal-heur il ne sera pas heureus, mais il ne sera point miserable, aussi ne sera-il point inconstant car les grandes calamitez seules auront le pouuoir de troubler sa felicité. Nous pouuons donc auec raison apeler heureus celuy qui fera les accions parfaites de la vertu & qui viura dans vne abondance suffisante des biens exterieurs, non seulemant an quelque partie de son âge, mais dans toute la vie anterieure & acheuée. Deuons-nous anco[illegible] ajou-

ter qu'il mourra comme il aura vécu, pour accomplir la felicité tele que les hommes la peuuent eſperer. A quoy contribüera auſſi quelque choſe le bon-heur des parans & des amis. Car celuy qui ne ſeroit point touché de leur accidans auroit perdu les ſantimans de la charité, & s'éloigneroit de l'opinion commune de tous les hommes.

C'eſt auec grande raiſon qu'Eudoxe a obſerué qu'on donne des loüanges aus choſes vtiles, & que les plus excellantes meritent vne profonde veneracion, mais ce qu'il a voulu accommoder à la volupté, conuient beaucoup plus exactemant à la felicité. Que perſonne n'a jamais antrepris de loüer, parce queles paroles les plus pompeuſes & les plus éleuées ſont infinimant au deſous de ſa dignité, qu'il eſt plus difficile d'exprimer ce bien que d'an jouyr, & que ſon heur aus ſantimant porteroit celuy qui le goute plûtôt à l'admiracion

& au silance, qu'à se repandre an discours superflus & inutiles.

De l'opinion que nous auons proposé que cete felicité admirable & diuine, qui est la fin derniere des choses humaines consiste dans l'accion, il nait vne difficulté non legere, à sçauoir si les Ieus agreables & diuertissans ne sont pas la vraye, & acheuée felicité. Car puis qu'antre les fins diuerses, la derniere est la meilleure, il faut aussi que des accions la derniere soit la plus heureuse. Les Roys que le peuple estime heureus, & ceus qui ont établi leur puissance par les accions penibles, & glorieuses, se reduisent à ces plaisirs, & honorent de leur faueur ceus auec qui ils prenent ces diuertissemans. Rien ne samble si conuenable à la felicité que l'accion qui se forme dans le repos, que cete tranquilité actiue ou ce mouuemant constant du Ieu, qui est moyen antre le repos & le trauail, où plûtôt qui assamble & confond les b[illegible]ns du

mouuemant & de la tranquillité. Mais peut-étre ne ſeroit-il pas raiſonable de ſuiure le jugemant des Grans, car la ſageſſe & la vertu qui produiſent les accions bonnes & honnétes ne sõt pas toujours atachées à la puiſſance; Et ſi les plus fortunés n'ayant jamais gouté les voluptez pures s'adõnent aus plaiſirs du corps, nous n'an deuons pas faire plus d'état, au contraire nous deuons panſer, que comme diuerſes choſes plaiſent aus anfans, & aus homes parfaits, auſſi les bons, & les mauuais ayment, & ſuiuent choſes diuerſes.

C'eſt pourquoy nous eſtimerons bon & honéte ce qui ſamble tel à vn homme de bien, à qui l'accion qui partira de ſa propre habitude ſera ſans doute la plus agreable, qui n'eſt point autre que la vertu. Ceus que l'oiſiueté porte aus Ieus, cherchant le repos dans le trauail, & le trauail dans le repos, égalemant impacians de tous les deus, ne jouyſſent de pas

vn. Parceque leur ame mal disposée méle aus biens naturels les maus de la cupidité, de l'anuie, & de la vanité; qui randent pour l'ordinaire leur diuertissemans pleins d'inquietude & d'amportement. Mais quand l'on y garderoit la moderacion & la douceur conuenable, ce seroit vne folie puerile d'amploier beaucoup de soin & de trauail pour pouuoir se joüer: Et il est raisonable selon la pansée d'Anacarses de se seruir du Ieu pour se disposer à faire les choses serieuses. Car il est samblable au repos qui est necessaire pour soulager nôtre foiblesse. Le Ieu n'est donc pas nôtre vraye fin, mais il nous prepare à l'accion an laquele consiste la felicité.

Puis que la felicité n'est autre chose que l'accion de la vertu, il faut aussi que ce soit l'accion de la plus excellante des vertus, & de la partie de l'homme la plus excellante, qui est ou l'antandemant, ou quelque puissance à qui la nature a donné la con-

duite de la vie: soit qu'elle soit diuine, soit qu'elle tiene plus de la diuinité que le reste de ce qui est an nous. La felicité consistera donc dans la contamplacion qu'exerce la sageſſe. Car cete accion est la meilleure de toutes celes que nous pouuons produire; ele nait de la premiere des vertus; ele part de la puiſſance la plus noble, & atteint les objets les meilleurs & les plus rauiſſans de la nature: c'est la plus continuelle, il n'y à rien que nous puiſſions faire si long-tamps que mediter: Ell'est ancore gaye & rauiſſante; & c'est de cete source que la Philoſophie puiſe ces plaiſirs admirables an leur pureté, & en leur conſtance. Quant à la ſuffiſance, il ſamble qu'ele ſe trouue dans la contamplacion: car le juſte, le vaillant, & le liberal deſirent diuerſes choſes pour exercer leur vertu qui ne paroit que dans la ſocieté, mais la ſolitude n'ampechera point le ſage de mediter, il s'y amploiera d'autant plus

libre-

libremant qu'il ſera plus intelligeant & ſans l'ayde d'autruy, il ſera neantmoins ſuffiſant à ſoy-méme. La contamplacion eſt ſeule aimable de ſoy, apres laquele il ne nous reſte rien, au lieu que par les autres accions nous acquerons quelque choſe. La tranquilité raſſiſe qui conuient à la felicité ſe rancontre auſſi dans la ſeule meditacion ; car les accions de ceus qui s'occupent aus affaires publiques ſont laborieuſes & inquietes, & regardent vne certaine fin hors d'eles-mémes. Celuy qui ne feroit la guerre que pour combatre ſeroit cruel & inhumein. Mais la contamplacion raſſiſe, ſerieuſe, contante de ſoy, & ne regardant aucune autre fin, non ſeulemant rand l'ame qui l'exerce tranquile, mais, luy donne de nouueles forces pour ſe meintenir dans la poſſeſſion de ſa fidelité. Cét état bien-heureus eſt ſans doute plus excellant que ne porte la condicion humaine ; & le ſage n'i arriuera pas comme homme,

mais parce qu'il a dans ſoy quelque choſe de diuin, & que cete partie étant plus parfaite que tout le compoſé produit vne accion meilleure que cele des vertus comunes : car comme l'antandemant eſt diuin comparé auec tout l'homme, la vie que la raiſon forme eſt diuine comparée auec l'humaine. Auſſi ne faut-il point écouter ceus qui diſent que les hommes mortels ne ſont capables que des choſes humaines & morteles, & que nous deuons nous contenir dans les bornes que la nature nous a donné, mais nous deuons plûtôt aſpirer à l'immortalité autant qu'il ſe peut, & viure ſelon la meilleure partie de nous, qui dans vne petite étanduë ranferme vne force merueilleuſe: qu'on peut auec raiſon apeler l'homme, puis qué chaque choſe eſt eſtimée, ce qu'ele a de meilleur. Celuy qui voudroit viure d'vne vie autre que la ſiene ſe randroit indigne de ſa condicion, & ſe prueroit des biens

que la nature lui presante. Car ce qui est propre est toujours bon & agreable.

La vie occupée à la contamplacion étant tres-propre à l'hõme, sera aussi tres-bonne & tres-heureuse. Mais cele qui s'amploye aus autres vertus tiendra le second lieu ; & au lieu que la premiere est estimée diuine, celecy ne sera qu'humaine, parce que les deuoirs de la justice, de la vaillance, & des autres vertus s'exercent antre les hommes, lors que dans les contrats, dans le commun vsage des choses, & dans la conduite des passions l'on obserue les lois de la raison. Tous lesquels offices conuiennent à la nature humaine, & méme quelques-vns samblent atachez au corps; D'où il arriue que la vertu morale à grande liaison auec les passions, ainsi la prudance a ses commancemans dans la vertu morale, & les regles de la morale sont tirées de la prudance. Toutes les vertus morales sont

attachées aus paſſions, & regardent l'homme compoſé de deus parties. C'eſt pourquoy eles ſont humaines comme la vie qu'eles conduiſent, & la felicité qu'eles donnent, mais la vertu propre de l'antandemant ſeparé du corps eſt éleuée, & diuine. Cete differance paroit clairemant dans les accions : car le juſte ne peut point randre, ni le liberal donner ce qu'il n'a pas, le vaillant ſans pouuoir, & ſans forces n'antreprandra rien de conſiderable, & le tamperant exercera ſa vertu dans l'abondance; l'on met an doute lequel de ces deus eſt plus propre à la vertu morale : à ſauoir du deſſein, & de l'execucion, ce qui fait voir clairemant que ſa perfection comprand l'vn & l'autre. An effet la vertu humaine & actiue amploye à ſon vſage d'autant plus de choſes que ſes antreprinſes ſons plus grandes, & plus vtiles : au contraire, celuy qui contample n'a aucun beſoin des choſes extrémes, mais plûtôt

elles luy tiendront lieu d'ampechemant.

Rien ne nous découure ſi éuidammant l'excellance de la contamplacion que la conſideracion de la felicité parfaite de Dieu, à qui l'on ne peut attribuer ni les accions de juſtice, puis que tout eſt a luy, ny celes de liberalité, puis qu'il n'a beſoin de rien, ny celes de vaillance, puis qu'il n'y à point de peril, ny de difficulté pour luy, ny celes de tamperance, puis qu'il eſt exant de beſoin & de cupidité. Toutes ces actions étant au deſſous de la grandeur de Dieu; & neanmoins il vit & produit quelque operacion, car il n'y à point d'apparance qu'il dorme toujours comme Andimion, il ne reſtera que la ſeule contamplacion qui puiſſe former ſa parfaite felicité, ce qui nous fera connoitre que des accions de l'homme, cele de l'antandemant eſt la plus heureuſe. Toute la vie de Dieu eſt heureuſe parce qu'ele eſt toute oc-

cupée à la contamplacion ; la vie de l'homme eſt d'autant plus heureuſe qu'ele eſt plus aſſiduë à la méme accion, & cele des animaus n'a aucune part à la felicité, n'ayant aucune part à la contamplacion. Donc la felicité à autant d'étanduë que la contamplacion, & l'accompagne toujours, non comme vn accidant étranger, mais plûtôt comme l'effet, & le pris de l'intelligeance pleine d'vne dignité venerable. Au reſte, celuy qui cultiue la meilleure partie de ſoy, & la tient an l'état le plus conuenable à ſa nature, ſera ſans doute aymé de Dieu. Car prenant le ſoin des choſes humaines, il voit auec plaiſir la choſe du monde la plus ſamblable à luy-méme, & la plus excellante : & nous deuons croire qu'il fauoriſe le Sage & le recompanſe, parce qu'il amploye tout ſon étude à l'occupacion qui luy eſt la plus agreable. Il ſera donc aymé & chery de Dieu, ce qui comblera ſa felicité.

LAQ. Cessez ce murmure fauorable, & faites silance.

ARIST. C'est pour toy que l'eau va couler.

ARISTIPPE.

IE croyois que les delices de l'Elisée qui nous sont données pour recompanse de la vie innoçante que nous auons menée, eut conueincu Aristote & les Stoïques mémes, que je ne me suis pas méconté au chois que j'ay fait de la volupté pour y établir le souuerein bien. Mais puis qu'il demeure dans sa premiere opinion, ou qu'il veut ancore la soûtenir, je tâcherey à confirmer par la raison ce que l'experiance nous a persuadé, sans me seruir d'autres principes que ceus qu'il a auancé. Ce qui est conuenable à la nature est apelé bien, parce qu'il est agreable, & parce qu'il est desiré

& recherché, il eſt appellé fin. Ie demeure d'accord que ſi il ſe trouue quelque objet qu'on deſire pour luy-méme, & pour lequel on deſire le reſte des choſes, ce ſera le ſouuerein bien. Auſſi eſt-il certein qu'antre les fins diuerſes que la volonté ſe propoſe la derniere eſt la meilleure. Ces choſes étant ſuppoſées, Ariſtote à raiſon de dire que la puiſſance naturelle, ou l'habitude acquiſe que nous reconnoiſſons dans l'homme ne ſont pas le bien que nous cherchons, puis qu'eles ne sõt deſirées que pour l'accion qu'eles produiſent. Mais l'accion quoy que meilleure que l'habitude, ne ſera non plus le bien ſouuerein comme il a voulu : car outre qu'ele eſt ſouuant laborieuſe, ce qui repugne à la nature du bien, ele cauſe la volupté, laquele ſeule doit étre reconnuë pour le ſouuerein bien, puis qu'ele porte ces deux marques inſignes, étant deſirée pour elle-méme, comme Ariſtote l'auouë; & terminant

nant toute nôtre recherche par son heureuse possession. Ainsi le rang que la nature a donné à la volupté nous oblige à faire ce jugemant: & comme ele est la derniere an l'ordre de la naissance, ele doit étre reconnuë la premiere an excellance; c'est le premier objet de nôtre desir, & le terme de nôtre poursuite. Que si nous estimons & nommons bien les choses qui nous donnent quelque plaisir, il faut que ce méme plaisir étant la cause de toute la bonté soit nôtre souuerein bien. L'accion qu'on luy veut preferer reçoit plusieurs differances, & peut-étre bonne & mauuaise, mais la volupté est toujours bonne, & ne differe qu'an la grandeur. La douleur méme son anemie declarée, nous porte témoignage de son excellance, & nous persuade que comme ele est le plus grand de tous les maus, la volupté est le plus grand des biens. Mais si vous les comparés antre-eles, vous verrez que la volupté n'augmante

point la douleur, & qu'il arriue souuant que la douleur rand la volupté plus tandre & plus ayguë; & qu'étant surmontée par la force du plaisir, ele l'anrichit de ses dépoüilles. Ce qui nous fera connoître que la volupté est meilleure que la douleur n'est mauuaise.

Ce qu'Aristote nous a dit des diuerses fins des siances, samble plûtôt obscurcir nôtre doute que l'éclaircir. Car le souuerein bien n'est pas la fin de la siance ciuile, mais de la morale; comme les liures qu'il an a écrit le témoignent. An effet, celuy qui considerera ces choses auec quelque attancion, jugera que la fin de la Morale est le souuerein bien, cele de l'économique, l'abondance des choses necessaires à la vie, & que la fin de la politique est la seureté publique, qu'ele procure anuers les citoyens par le moyen des lois & de la discipline qu'ele établit, & anuers les étrangers par les armes; il

verra que le citoyen est heureus par la Morale, riche par l'économique, & asseuré par la politique, & que ces trois qualitez composent la felicité d'Aristote. Si tous les hommes étoient sages, ils seroient tous heureus sans l'ayde de la politique : & vn homme viuant dans la retraite seul ou auec sa famille, seroit heureus an gardant les lois de la morale. C'est donc ele qui donne le souuerein bien à l'hõme, à la famille, & à la Republique, pandant que la politique est occupée à reprimer les antreprinses de l'ambicion & de l'auarice; & comme cele-cy s'amploye à corriger les vices, la morale anseignera la vertu. Ne samble-t'il pas que cette felicité qu'Aristote nous a décrit est vne habitude, puis qu'ele est formée de diuerses parties, & que sa constance ambrasse tout le cours de la vie. La felicité ne sera donc pas le souuerein bien qui n'est qu'accion. D'ailleurs la felicité qu'il a pris de Solon ne

touche point les viuans, selon son opinion, parce qu'ils sont sujets à diuers changemans; elle ne touche non plus les morts incapables d'accion & de santimant : elle n'apartient donc ny aus viuans, ny aus morts, ainsi ce bien souuerein ne residera point dans le santimant de la personne heureuse, mais dans l'opinion de ceus qui auront suruécu. Que s'il reconnoit que l'honneur ne peut étre le souuerein bien, parce qu'il dépand de la volonté d'autruy, commant peut-il le metre dans cete felicité qui dépand du jugemant de la posterité?

Le discours qu'Aristote a amployé pour antrer dans vne connoissance plus exacte de la felicité à plus d'apparance que de solidité. Il a dit que l'homme doit auoir quelque accion qui luy soit propre comme l'Artisan & la mein, & qu'an cete accion particuliere doit consister sa felicité. Que ce n'est ny la vie, ny le santimant que l'homme a commun auec les

plantes & les animaus, mais que c'eſt l'accion conduite par la raiſon. Mais l'homme ayant la raiſon commune auec la nature ſpirituele, n'aura non plus ſon ſouuerein bien dans l'accion de l'eſprit, que dans cele des ſans. Il ſamble mémes ſuiuant ce raiſonnemant qu'il n'aura point de bien ſouuerein, n'ayant point d'accion qui luy ſoit propre. Et que ſa condicion ſera bien raualée, puis qu'il eſt veincu an toutes choſes. Dans les accions de la vie par les plantes; dans les fonccions des ſans par les animaus; & dans la connoiſſance de la verité par les eſprits ſeparez de la-lie du corps : Où plûtôt nous eſtimerons qu'antre les accions dont l'homme eſt capable, celes qui ſont communes aus deus parties deſqueles il eſt compoſé luy ſont les plus propres. Et que la contamplacion qui s'éleue dans la partie ſuperieure de l'ame ſans retomber au corps, n'eſt pas le ſouuerein bien, mais la

volupté qui à sa naissance dans le corps, & son accompliſſemant dans l'ame, & de qui le dous mouuemant agite la lanteur tardiue du corps, & reçoit l'agilité inquiete de l'ame. De ces conſiderations nous viendrons à reconnoiſtre que l'homme n'eſt pas deſtiné de la nature à vn ouurage certein, comme ſont les outils de l'art, mais qu'il amploye toutes les forces de la nature, & toute l'adreſſe de l'art pour tirer de la diuerſité infinie des accions, la méme, douce, & heureuſe volupté; le ſoûtien de la vie, les delices du ſans, & la pais de la raiſon humaine anſamble, & diuine; & anfin le bien commun de toute la nature, mais reçu & goûté an autant de differantes manieres qu'il y a de diuers degrez des choſes qui la poſſedent.

Au reſte, tout ce qu'Ariſtote atribuë à la contamplacion, pour s'éleuer à la dignité du ſouuerein bien, conuient plus exactemant à la volup-

té. La contamplacion se fait dans l'antandemant, la volupté à son siege dans la volonté, qui est vne puissance plus noble : car la connoissance à pour fin la jouïssance. Si la contamplacion est constante & continüele, le plaisir qui l'accompagne pandant toute sa durée, demeure ancore dans l'ame apres ele : Mais la volupté que l'homme reçoit de son étre commune à ses deus parties, & sans aucune comparaison plus continuele que la plus longue meditacion. La tranquillité ne conuient gueres à la contamplacion ; Ele est pleine d'incertitude, & de doutes, qui sont les vrais tourmans de l'esprit, & qui produisent cete diuersité quereleuse & honteuse, d'opinions que l'Elisée n'a peu accorder : au contraire, la volupté cause la tranquillité, & appaise le trouble qu'aportent le desir, la creinte, & l'esperance. La contamplacion a besoin de beaucoup de choses, la volupté de peu. Pour faire ces specula-

cions curieuſes & profondes, la Philoſophie aime la conferance des hommes ſauãs, qu'ele recherche dans l'Egypte, & dans les Indes; Ele fait vn amas de liures anciens & nouueaus, que le nombre, la rareté, & le pris, randent difficile. Si bien que le commerce de la ſiance n'eſt pas moins laborieus & mal-aiſé, que celuy du luxe & de l'auarice. Mais la volupté ſimple & naturele eſt expoſée à la mein d'vn chacun. Tous les climats de la terre, toutes les ſaiſons de l'année, toutes les heures du jour, & de la nuit nous la produiſent ſans culture, & ſans étude. La contamplacion atteint rarémant la verité, parce qu'ele s'apuye ſur l'experiance du ſans, & ſur le diſcours de la raiſon, dont les manquemans ne ſont que trop conus; mais la volupté ſe forme dans le ſans interieur qui n'eſt jamais trompé. L'œil ſe peut méconter aus couleurs, la langue au goût, & la raiſon dans ſes jugemans; mais juſqu'icy perſonne

n'a

n'a penſé qu'on ſe peut tromper au ſantimant de la volupté.

Rien ne nous peut montrer ſi clairemant l'excellance de la volupté que la parfaite felicité de Dieu. Car ce ne ſont pas les ſeules accions de tamperance & de vaillance, que nous deuons eſtimer inferieures à ſa grandeur, comme Ariſtote a dit; mais ancore celles de la contamplacion qui eſt occupée à tirer des conſequances des principes établis, & tâche d'aquerir vne connoiſſance plus claire du ſujet qu'ele conſidere. De ſorte qu'il ne reſte que la volupté qui puiſſe luy conuenir, conçuë de la ſeule, & ſimple veuë de ſon étre tres-bon, & tres-parfait.

I'auouë que l'ame à ſes plaiſirs particuliers, & que la conſideracion de la verité flate doucemant nôtre raiſon. Mais que cete volupté ſurpaſſe cele qui eſt commune au corps & à l'ame; c'eſt ce que l'experiance & la raiſon rejetent, comme nous

auons dit auparauant. Quand il seroit veritable que la contamplacion fut le plus grand des biens dont la nature humaine est capable, Aristote n'auroit pas raison d'y établir le souuerein bien de tous les hommes, puis qu'il est certein que tres-peu sont propres à faire ces meditacions rauissantes. Ce n'est donc pas le bien general qu'il nous propose, mais celuy des Philosophes, & de l'âge auancé, que la foiblesse a priué des plaisirs plus solides. Car la volupté qui n'est que ieu dans la jeúnesse, se nourrit de meditacion dans la vieillesse, & n'a sa pleine force que dans l'âge parfait. Ce qui est ancore vne marque certeine de son excellance.

L'opinion d'Aristote me samble ancore plus étrange, an ce qu'il a ajoûté à la contamplacion, tous les biens du corps, de l'ame, & ceus qui sont hors de nous, que jamais personne n'a possedé tous ansamble. Commant a-t'il voulu soûmetre la

Philosophie, & la sageſſe à l'opinion du peuple, & au pouuoir aueugle de la fortune ? Il eſt certein que tous ces biens conuiennent à l'homme, mais la raiſon & l'experiance nous aprenent qu'vne partie nous peut ſuffire. La nature nous a preparé diuers biẽs, non pour an jouïr à la fois, mais afin que l'vn ſuplée le defaut des autres. L'attancion que la jouïſſance & la poſſeſſion deſirent, ne s'étand pas à pluſieurs objets. Vn ſeul bien nous peut contanter pleinemant : Et pour jouyr doucemant de ce que la nature demande, il ne faut pas ajoûter à nos commoditez, mais retrancher l'excez de la cupidité, & la contenir dans l'anceinte de ce qui nous eſt preſanté. Pour nous randre heureus il n'eſt pas neceſſaire de nous éleuer à la condicion de Dieu, mais de demeurer modeſtemant dans la nôtre, & ſoigner la meilleure partie de nous, ſans mépriſer ou negliger la plus foible. Laiſſons à Platon le ſoin de

bâtir le monde, & à son disciple le dessein de le randre eternel, & croyons qu'il n'est rien de plus diuin, & de meilleur à l'homme, que de jouïr loyalement de son étre. Pandant que ces Philosophes formeront leurs republiques, ceus qui serõt éleuez dans nôtre école, ayant éteint l'ardeur de l'ambicion, & de la malice dans les sources de la volupté, s'accommoderont sans repugnance aus lois qu'ils auront établi; & quoy que mortels ils jouïront des biens immortels de la vertu dans vne vie tranquille, heureuse, & diuine.

LAQ. Zenon, C'est vous qui deuez parler meintenant.

ZENON.

IE suis bien obligé aus Philosophes qui m'ont choisi pour defandre dans cete celebre assamblée la dignité de

la vertu contre le reſte des choſes que le peuple apelle biens : Mais je dois beaucoup au ſort qui a donné lieu à Ariſtippe de rejetter cete felicité qu'Ariſtote auoit compoſé de parties diuerſes, & méme ſujetes à la fortune : De ſorte qu'il ne me reſte à combatre que la volupté mole, pareſſeuſe, effeminée, & anemie peu redoutable, quelque foule qui la fauoriſe, & qui la ſuiue.

Perſonne ne doute que le ſouuerein bien ne doiue étre conſtant, & tel que l'ayant acquis l'on puiſſe le conſeruer ſans peine. La volupté qui s'écoule, & fuit ſoudainemant n'eſt donc pas le ſouuerein bien. Ele eſt vile, impure, paſſionnée, & commune auec les beſtes, l'homme eſt deſtiné à cete fin meilleure & plus éleuée ; & l'ame où reſide la raiſon ne doit pas étre ſoumiſſe à la foibleſſe du corps. Il eſt plus juſte d'éleuer l'homme à l'imitacion de la diuinité, que de le raualer à la condicion des

animaus an luy donnant la volupté brutale pour ſouuerein bien.

Quand on accorderoit à Ariſtippe que la premiere inclinacion de l'homme an ſa jeuneſſe fut à la volupté : peüt-il nier que dans vn âge plus auancé, la raiſon ne luy propoſe vne autre fin plus conuenable à ſa nature parfaite & accomplie, qui eſt la vertu, l'honnéteté, ou la bien-ſeance. Il dira ſans doute que la raiſon, & la vertu qu'ele éleue, ne trauaillent que pour la volupté : Et que cele-cy eſt la premiere an dignité, comme ele-eſt la derniere an ordre. Mais ſi je fais voir qu'il y a quelque honéteté deſirable d'elle-méme, & plus eſtimable que la volupté, toutes les defances d'Ariſtippe ſont ruïnées. Nous apelons honéte ce qui peut étre loüé juſtemant ſans qu'on an tire quelque vtilité. Ces paroles ne font pas antandre ſi clairemant ce que c'eſt que les accions des hommes que nous auons an plus grande eſtime.

Car ils antreprenent beaucoup de choſes, parce qu'ils les croyent juſtes & raiſonables, ancore qu'il ne leur an arriue aucun profit. Et c'eſt an cecy que les hommes different beaucoup des bétes : que la nature leur a donné la raiſon, qui voit les cauſes des choſes & leur ſuites ; les compare antre eles, les aſſamble, & les ſepare diuerſemant. Cete raiſon a randu les hommes anclins à l'amitié, & leur a donné le langage, & les manieres conuenables à leur commune condicion ; d'où a prins origine la charité, laquele conçuë premieremant dans la famille, & étanduë aus Citoyens, a ambraſſé dans ſon anceinte tout le geanre humein. Et an a formé vne ſocieté ſi étroite, que chacun reconoit qu'il n'eſt pas né pour ſoy ſeulemant, mais qu'il doit partie de ſa vie à ſes parans, à ſes amis, à ſa patrie, & à la ſocieté. Dans l'agitacion continuele de l'eſprit humein ſe découure l'amour de la verité

que la nature lui a imprimé, & la haïne de l'erreur & de la fausseté. La méme raison paroit grande & éleuée; plus propre à commander qu'à obeïr; Ele estime tous les accidans, non seulemant tolerables, mais legers & méprisables, ce qui la rand hardie, constante, & inuincible. A ces trois especes d'honéteté se joint la quatriéme qui à la méme beauté, & qui se mélant dans les autres, y aporte l'ordre, garde la mesure, & ajoûte à la dignité des personnes & des accions, les paroles, & les manieres conuenables. Car celuy qui a acquis les loüanges de justice, de sauoir, & de generosité; creint de paroître inconsideré, ou de commettre quelque accion indigne d'vn homme d'honneur.

De ces quatre vertus qui comprenent toute l'étanduë de l'honéteté, il samble que la prudance toute grande qu'ele est, se pourroit accommoder au dessein du Tableau de Cleante, & seruir à la volupté. Puis que son adres-

se

se peut rechercher les plaisirs, & les randre plus accomplis : comme aussi éuiter les douleurs, & les randre plus suportables ; Mais les trois autres vertus sont si éloignées de la volupté, qu'eles samblent luy auoir declaré la guerre. La justice inflexible & seuere s'irrite par les presans & par les voluptez qui lui sont offertes. La generosité hardie & charitable, mépriſe égalemant les douleurs, & les voluptez : Et le chois étant proposé à vn homme de bien, de jouïr des voluptez durant tout le cours de sa vie, an quitant vn momant la vertu, ou de suiure la vertu an s'exposant aus douleurs & à la mort, il quitera la volupté, & la vie pour suiure la vertu auec la douleur & la mort. Il sait bien que la douceur de la volupté qui nous conuie à la rechercher s'écoule an vn momant, & laisse apres soy la honte & le repantir ; & que le trauail de la vertu s'écoule an vn instant, & nous laisse vne gloire immortele. Le mé-

me party eſt preſanté à chacun. L'on ne monte point au féte de la vertu par la voye plaine & large de la volupté, & le ſantier roide & épineus de la vertu ne conduit pas à la volupté d'Ariſtippe. Ce n'eſt pas l'eſperance de la volupté qui nous oblige à ſuiure la vertu, ny la creinte de la douleur qui nous conduit à vne fin ſi excellante. Celui que la creinte arréte deuiendra injuſte dés qu'il ceſſera de creindre, il ſe contantera d'auoir les apparances de vertu qu'il eſtimera neceſſaires pour viure an quelque ſeureté : Et tout l'effet que peut produire an luy l'amour de la volupté, & l'auerſion de la douleur, eſt qu'il ſuiura non la vertu veritable & ſolide, mais ſeulemant vne vaine apparance d'honéteté, & qu'il reglera les accions les plus importantes de ſa vie, non pas ſelon ſa confiance ſimple & conſtante, mais ſelon les opinions d'autrui incertenes & qu'il eſtime fauces. Dans les trauaus & les dangers où

la vie ciuile nous angage, pandant que la vertu s'amployera genereuſemant pour le ſalut de la Republique, la volupté ſe cachera & augmantera les delices de ſa ſeureté par la comparaiſon de la tourmante où les autres ſont anuelopez. Mais ſi la neceſſité où la charité l'a contreint de ſe produire, & de paroître an public, elle ſera obligée à prandre les paroles & les apparances de la vertu.

Dans la conſideracion profonde & ingenieuſe des choſes natureles, la vertu jouyra du plaiſir rauiſſant que dõne la conoiſſance de la verité, mais la volupté tâchera ſeulemant à ſe r'aſſeurer contre les menaces de la tampéte & de la foudre, & contre les lois du deſtin. Et lors que la vertu admirera la felicité de Dieu, & ſe confiera an ſa Prouidance & an ſa Bonté, la volupté ſe contantera d'an éuiter la creinte. Antre les inclinacions ou affeccions humaines, l'amitié eſt la plus proche de la vertu. Il ſamble mémes

qu'ele s'éleue à ſa plus grande perfeccion. Car l'amitié eſt le plus dous, & anſamble le plus étroit lien de la ſocieté, & la meilleure école de generoſité, d'ordre & de bien-ſeance, qui par la force admirable de ſa communicacion, diminuë le pris des incommoditez, & accroit infinimant le pris des biens. Or la volupté n'eſt pas la fin de l'amitié, mais de l'amour, & l'vtilité eſt trop vile pour produire vn ſi grand effet. Ainſi nous pouuons dire auec certitude que celui qui ſe propoſera la volupté ou l'vtilité pour ſa fin derniere, n'aura point de vertu ni d'amitié ſincere & veritable.

Il eſt vray que la vertu & l'amitié ont des plaiſirs qui leur ſont propres, mais ces contantemans ſuiuent les accions de l'ame, & n'ont rien de commun auec la volupté du corps, an laquele Ariſtippe met ſon ſouuerein bien. Et parce qu'vn homme éclairé de la raiſon preferera toujours les

plaisirs qui naissent de la vertu & de l'amitié a la volupté du corps, il est certein que si l'on vouloit metre le souuerein bien dans la volupté, il faudroit l'établir dans cele de l'ame. Mais quoy que la joye soit éleuée au dessus du corps, & pure, neanmoins ele n'a pas la perfeccion du souuerein bien. Parce qu'ele nait de l'accion qui depand bien souuant de la rancontre des choses exterieures, au lieu que le souuerein bien doit étre constant, & ne depandre que de la volonté.

La nature nous a donné la volupté. La raison a découuert & établi le bien veritable. Cele-cy nous a fait conoître que comme le feu est toujours chaud, aussi le bien est toujours bon, vtile, & honéte, & ainsi que la volupté d'Aristippe impure, & souuant nuisible ne merite point de porter le nom de bien, ni l'accion d'Aristote qui peut étre ampéchée, ni la joye qui dépand de l'accion; mais que le seul & souuerein bien est l'affeccion con-

ſtante & perpetuele, par laquele l'ame ſe porte aus choſes honétes. Ie ne dois pas oublier an ce lieu, ce qui a eſté dit auec plus d'apparance an faueur de la volupté. Qu'ele nait de l'accion, comme le fruit ſe forme de la fleur, que pour conoître ſa valeur, il ne faut que regarder le rang que la nature luy donne; & qu'étant la derniere an la naiſſance, ele doit étre eſtimée la premiere an excellance. A quoy l'on peut répondre, que la nature ne garde pas toujours le méme ordre; & que comme il y a des changemans qui tandent à la perfeccion, il y an a auſſi qui menent à la diſſolucion & à la ruïne. La nuit termine le jour, la vieilleſſe ſuccede à l'âge parfait, & la pourriture à la maturité. C'eſt pourquoy le rang que tient la volupté, n'eſt pas vne marque certeine de ſon excellance. Auſſi ne ſamble-il pas vray que la volupté ſuccede à la vertu, ou à ſon accion, mais plûtôt ele acompagne ſa durée, & s'éteint auec ele, comme le plaiſir

de celui qui danse finit auec le mouuemant.

Contre la raison qui done le premier lieu à la vertu, Aristippe amploye l'experiance de l'Elisée, où il dit, que la volupté est la recompanse de la vertu ; mais il arriue raremant que les recompanses égalent le merite, & celes qu'on accorde à la vertu lui sont toujours inferieures. L'on pourroit panser que la volupté sert de recompanse des trauaus que la vertu ambrasse & non pas d'ele-méme qui n'an recherche pas hors de soy. Celui qui considerera ces choses auec quelque attancion, reconoîtra que les peines & les perils découurent, & releuent la grandeur de la vertu, & que la volupté pourroit plûtôt an diminüer l'estime que l'accroître. Il verra que la force constante de l'honéteté n'étant jamais ny relachée par la creinte, ny randuë par l'esperance, se rand égalemant superieure à la douleur & à la volupté qui l'anuironent. Quand il se-

roit vray que la joye de l'Elisée fut vne juste recompanse de la vertu humaine, la cause d'Aristippe n'an seroit pas meilleure, puis qu'il met son souuerein bien dans la volupté du corps. D'ailleurs, dira-t'il, que la vertu s'éteigne auec la vie? que si ce bien dure ancore apres la mort dans les ames pures & libres, ne croirons-nous pas qu'il est plus éleué qu'auparauant, & infinimant superieur à la volupté qui l'accompagne. Ce qui nous pourra persuader que la felicité de Dieu ne consiste point dans la contamplacion, comme Aristote a voulu, ny dans la volupté comme a pansé Aristippe, mais dans sa vertu, d'autant plus parfaite, & plus admirable qu'éle est agissante sans trauail, liberale sans interét, juste sans loy, & puissante sans resistance.

Pour ne rien oublier de ce qui fauorise le parti de la volupté, je raporterei la consideracion d'Eudoxe qu'Aristote n'a pas mépriſé: Il dit qu'on

qu'on a acoûtumé de loüer les choſes bonnes, mais non pas les plus excellantes. Qu'on loüe la vertu, mais qu'on ne loüe pas Dieu ni la volupté, ni la felicité. Parce que la loüange eſt au deſous de ces ſujets, & qu'ils ſont plûtôt dignes d'vne profonde veneracion. Mais quoy que l'hõneur & le reſpet ſerieus ſoit plus eſtimable que les paroles, neanmoins la veneracion qu'on a pour la diuinité, n'ampéche point qu'on ne lui donne des loüanges, & celes que merite la vertu, n'an diminüent point l'admiracion. Il eſt vray que les loüanges ſuiuent ordinairemant l'vtilité de ceus qui les donnent, & que la veneracion nait de l'admiracion que nous conceuons des choſes excellantes. Et c'eſt pour cete raiſon que la vertu auſſi admirable qu'ele eſt vtile à l'humaine ſocieté, merite auec vne veneracion profonde les acclamacions & les loüanges publiques. Au lieu que la volupté ſecrete, in-

tereſſée, & ſuſpecte pour les apparances du vice qu'ele porte, excite plûtôt l'anuie & le blâme, que la loüange, ou la veneracion qu'Eudoxe a voulu lui atribüer.

La vertu victorieuſe de la volupté, non ſeulemant occupera le premier lieu antre les biens, mais ele ſe trouuera ſeule digne de porter le nom de bien, & ſeule capable de donner à l'homme la veritable felicité : Ele le randra fidele dans la ſocieté, ſincere anuers ſes amis, & charitable anuers ſes parans & anuers ſa patrie. Anfin ele s'éleuera au deſſus des choſes exterieures, de tele ſorte que ſa generoſité ne creignant rien, & ne deſirant rien, il ſera libre méme dans les fers, aſſeuré dans les ruïnes, puiſſant dans la foibleſſe, riche dans la pauureté, heureus dans les injures de la fortune, Roy dans la ſeruitude : Et portant dans la dépoüille mortele, le bien immortel de l'honetété, il ſera l'admiracion & la gloi-

re des hommes, comme le spectateur, & le spectacle le plus digne de la diuinité.

PLVT. Socrate, c'est toy que j'ay choisi pour faire le jugemant des opinions diuerses que nous auons antandu. Fais nous voir meintenant que la Philosophie qui nous a parû subtile & ingenieuse à former des doutes, ne l'est pas moins à les éclaircir, & qu'ele peut non seulemant chercher la verité, mais aussi la trouuer & la posseder.

SOCRATE.

AYant amployé la plus grande partie de ma vie à considerer la vertu & la felicité, pour tâcher de les suiure, & d'y conduire mes amis, je ne ferey que continüer l'occupacion qui m'a été la plus ordinaire, lors que je m'aquiterey de la char-

ge que Pluton m'a impoſé. Les difficultez qui ſe rancontrent an ce ſujet, ne me détournent pas d'vne recherche auſſi honéte qu'ele eſt vtile & agreable. Le nombre, la reputacion des Philoſophes qui l'ont traité, & la diuerſité méme de leurs opinions qui ſamblent obſcurcir la verité, me flatent d'vne douce eſperance qu'auec les lumieres qu'ils me donnent, je pourrey ſatisfaire à l'attante de cete celebre Aſſamblée.

Le plus ordinaire & le plus aſſeuré moyen de trouuer la verité qui paroit obſcure, eſt de prandre l'auis non d'vn homme ſeul, mais de pluſieurs, non du peuple, mais des plus intelligeans. Car vn eſprit quelque éclairé qu'il ſoit ne voit pas tout, & l'on doit ſuiure les ſantimans des hommes de ſauoir & de vertu. Cete voye qu'vn autre ou ſuiuroit par modeſtie, ou euiteroit par vn excez de preſompcion, eſt la ſeule que je puiſſe tenir, ayant toujours reconu

& confeſſé ingenuëmant que ie ne ſay rien. C'eſt pourquoy j'obſeruerey ſoigneuſemant quele partie de la verité chacun de nos Philoſophes a touché, & tacherey à former vn jugemant antier de leur diuerſes panſées. Car c'eſt auec beaucoup de raiſon qu'Ariſtote a eſtimé que ces grans eſprits, nourris dans les plus hautes ſiances, & exercez continuelemant dans nôtre queſtion, ne ſe ſont pas mécontés an tout; & l'on pourroit panſer que l'étanduë de la verité étant grande, il eſt arriué ce qu'on voit dans la terre, que chacun an a défriché vne partie, & que tous anſamble, ont conu ce que pas vn n'auoit pû comprandre. Il ſamble quelquefois qu'ils ne ſont differans qu'an paroles, & que s'arrétans an diuers termes qu'ils amprontent, ou qu'ils inuantent, ils negligent les choſes: Et ce que je ne puis dire ſans douleur & ſans honte; ils retienent ſouuant la pointe de l'ambicion & de

l'émulacion humaine, dans la profeſſion diuine de la ſageſſe ; & ayment mieus an querelant demeurer les chefs d'vn party, qu'an s'accordant retomber dans la foule de ceus qui ſe ſoûmetent à l'autorité commune de la raiſon & de la verité.

Le jugemant qu'*Ariſtote a fait*, que le ſouuerein bien conſiſte dans l'accion, & non pas dans l'habitude, me ſamble exacte. Car l'habitude & la puiſſance qu'ele parfait, tandent à l'accion. Et parce que l'ame eſt plus noble que le corps, il a raiſon de metre le ſouuerein bien dans l'accion de l'ame. Mais l'ame contenant deux puiſſances, l'antandemant, & la volonté, & celle-cy étant la plus noble, car la conoiſſance a pour ſa fin la jouïſſance du bien conu. Zenon a jugé auec raiſon que le bien que nous cherchons eſt vn mouuemant de la volonté. Et parceque la volonté à deus mouuemans, l'vn par lequel ele ſe porte au bien, l'autre

qu'ele conçoit de son accion, & de la possession du méme bien. Aristippe auec raison a mis le souuerein bien, dans la derniere accion de la volonté, qui est la volupté, & non pas dans la resolucion de faire le bien comme Zenon a voulu. Ainsi le souuerein bien consistera dans l'accion, & non pas dans l'habitude, dans l'accion de la volonté, & non de l'antandemant, & dans la volupté d'auoir suiui la vertu, & non dans la seule resolucion de la suiure. Anfin ce bien consistera non dans les seuls contantemans que l'ame reçoit de la volupté du corps, mais dans toute la satisfaccion qu'ele ressant, tant de l'accion des sans, que des mouuemans qui lui sont propres, qu'on appelle joye.

An effet, cete joye porte toutes les marques qui doiuent accompagner le souuerein bien. Sa douceur merueilleuse nous montre qu'ele est conuenable à la nature, c'est la plus

excellante accion de l'ame, comme ele eſt la plus facile, la plus continuele, & qui dépand le moins de l'exterieur. C'eſt le bien commun de tous les hommes, ſans an excepter les anfans, que la raiſon ſuruenant auec l'âge, ne détruit point, mais le regle & l'accomplit, c'eſt la ſeule fin qui termine toutes les accions conuenables du corps & de l'ame, c'eſt le fruit & la recompanſe de la vertu, qui par ſa douceur conſtante calme l'agitacion du deſir, de l'eſperance, & de la creinte, qui s'éleue dans la pourſuite.

Apres auoir établi le ſouuerein bien dans la joye qui comprand la volupté, des ſans & cele de l'ame; Il faut meintenant conſiderer laquele des deus eſt plus grande, & doit étre le plus excellant de tous les biens que l'homme peut aquerir. Ariſtippe prefere la volupté corporele, & croit étre fauoriſé de l'experiance; Il dit qu'ele eſt plus viue & plus

ſanſible.

sanſible. Parce qu'ele parcourt le corps & l'ame dont l'homme eſt compoſé, au lieu que les plaiſirs de l'eſprit ne deſſandent pas au corps, & que l'on ne recherche ceux-cy, qu'apres auoir jouy de la volupté. Anfin il amploye le témoignage de la douleur, qui étant le plus grand mal, nous doit conueincre, que la volupté eſt le plus grand des biens. Ariſtote au contraire, fait pû d'eſtime de la volupté, parce qu'ele s'écoule ſoudainement, & ne laiſſe dans l'ame que le regret de l'auoir perduë. Il aſſeure qu'il n'y a que les vicieus & les diſſolus qui s'atachent à la volupté du corps, & que la méme neceſſité qui oblige l'homme à la prandre, nous fait voir ſon impureté qui an diminuë la valeur. Quand l'on accorderoit à Ariſtippe que la douleur fut le plus grand mal, il ne s'anſuiuroit que la volupté fut le plus grand bien. Car il ſe peut faire que le mal ſuit la pire partie, & que le

bien ſuit la meilleure. Il eſt vray que la volupté touche l'ame & le corps, mais le corps ne prand-il aucune part à la joye de l'ame qui l'anime ? Les eſpeces dont la panſée ſe ſert ne reçoiuent-eles aucun mélange de la nature corporele ? la tranquillité gaye & conſtante n'ayde-t-ele point à la perfeccion des eſprits de la vie? Et cete heureuſe conſtitucion ne contribüe-t-ele rien à la ſanté ? ce n'eſt donc pas la volupté qui eſt le plus grand bien, mais c'eſt la joye que l'ame reçoit de ſes accions propres, auſſi conſtante & facile que la volupté eſt coulante & difficile. Cete joye éleuant l'homme au deſſus de la condicion mortele, fait qu'il regarde la volupté auec dégoût & auecque honte. C'eſt ele qui ampécha qu'Ariſtippe poſſedant la celebre Loy n'an fut point poſſedé. C'eſt ele qui luy perſuada de verſer dans les ſablons de la Libie l'or qu'il auoit aſſamblé dans la Grece, & dans la Si-

cile, & qu'il valoit mieus le jeter que s'an charger.

Ancore que les deus voluptez que nous conſiderons ſoient conuenables à la nature, neanmoins nos Philoſophes les tienent diuerſemant ſuſpectes. Zenon & Ariſtote méme ſont an grande défiance de la volupté corporele. Ils eſtiment qu'ele relâche les forces de l'ame, qu'ele rand l'homme pareſſeus, delicat, impaciant du trauail, & inutile à la ſocieté. Ariſtippe croit qu'il y à plus de déreglemant dans les plaiſirs de l'eſprit; parce qu'ils ſont ſouuant infectez d'orgüeil ou de malice, deſqueles mauuaiſes inclinacions ſe forment l'ambicion, l'auarice, & la cruauté, vrayes peſtes de la ſocieté. Il dit que la vanité ſe nourrit des loüanges qu'on donne à la vertu, que la malice s'aygrit par la ſeuerité de la juſtice, l'ambicion s'éleue an ſeruant le public, la vaillance appuyée de force deuient audace, la paciance

irritée se change an fureur, & la prudance intereſſée an fineſſe.. Il panſe qu'a tous ces maus la ſeule volupté peut ſeruir de remede. Cete conteſtacion nous auertit que toute la volupté nous doit étre ſuſpecte, & que pour éuiter les maus qui la ſuiuent, il faut amploier la raiſon qui peut rétreindre les plaiſirs du corps dans les limites de la neceſſité, & purger l'ame des inclinacions vicieuſes. Ce qui a donné ſujet à Platon de dire, que la vertu eſt meilleure que la volupté qu'ele rand, de foible, coulante, & humaine qu'ele étoit, viue, conſtante, & diuine. Et veritablemant ſon ſantimant à beaucoup de grauité & d'apparance: Mais ſi l'on conſidere ces choſes exactemant, l'on verra clairemant que c'eſt la volupté qui rand la vie agreable & non pas la vertu, & que c'eſt la vertu qui rand la vie égale & conſtante, & non pas la volupté. An effet, la nature nous a donné la vo-

lupté familiaire & agreable, & la raiſon l'a munie de la vertu. La méme raiſon a perçu que la volupté ſincere n'eſt jamais ſans la vertu, & que ſa force accompagne & conſerue la volupté. L'étroite ſocieté de la vertu & de la volupté qu'Epicure a découuert le premier, nous peut metre an defiance, que ces deus ne ſont qu'vne méme choſe, qu'on nomme volupté, parce qu'ele eſt agreable & contante, & auſſi vertu, parce qu'ele eſt conſtante, forte, & genereuſe. L'experiance méme ſamble fauoriſer cete opinion : car la vraye vertu non ſeulemant ſuporte auec paciance la douleur, mais auſſi jouyt plainemant de la volupté, & la vraye volupté ſe trouue non ſeulemant dans la jouïſſance du bien, mais ancore dans la tolerance du mal. Lors que Zenon nous dépeint ſa vertu gaye & contante de ſoy, & qu'Epicure nous décrit ſa volupté ſeuere & conſtante, qui eſt ce qui ne voit pas qu'ils nous

repreſantent vn méme objet an deus figures.? Zenon ajoûtant aus premiers traits de la vertu le coloris & l'anbonpoint de la volupté, à la maniere des Peintres, & Epicure, à la façon des Sculpteurs, retranchant la moleſſe ſuperfluë de la volupté, & épargnant les nerfs de la vertu pour la randre actiue & vigoureuſe.

Pour declarer plus ouuertemant ma panſée, & non ſeulemant accorder la vertu & la volupté qui juſqu'icy ont alumé des ſedicions, & des guerres ouuertes antre les maîtres de la ſageſſe, mais ancore les vnir an vn parti auquel tous les hommes ſoient forcez de ceder, car deus puiſſans anemis joints anſamble ne trouuent rien qui leur reſiſte. Peut-étre ſera-il à propos de retourner ſur nos pas, & tirer cete connoiſſance de ce qui a été dit auparauant.

Il ſamble que les Philoſophes qui ont amploié leur étude pour découurir la nature du ſouuerein bien, ſont

bien antrez dans la droite voye qui conduit à la verité, mais que s'étant arrétez dans des lieus agreables, ils ne sont pas arriuez à la fin destinée de leur recherche. Aristote apres auoir surmonté la difficulté de l'habitude, s'est arrété à l'accion de l'antandemant, sans passer à l'accion de la volonté plus heureuse & plus excellante. Car si la connoissance est bonne, la joye que donne la connoissance est ancore meilleure, & si l'accion de l'antandemant merite les noms de bien & de vertu, commant les déniera-t'on à la joye qui est l'accion de la volonté la plus noble, & la plus diuine puissance de l'ame? Zenon ayant mis le bien souuerein dans l'accion de la volonté, s'est arrété à l'affeccion qui la porte au bien, & ne s'est pas auancé à la joye que la méme volonté reçoit du bien acquis, ou de l'affeccion qu'ele y a. Aristippe s'est attaché à la volupté du corps, impure & passagere, sans

s'éleuer à la joye que l'ame conçoit de ſes propres accions. Donc pour arriuer à la verité qu'ils ont cherchée, nous paſſerons plus auant, & dirons, que le plus excellant de tous les biens, n'eſt ny la contamplacion d'Ariſtote, ny la volupté d'Ariſtippe, ny l'affeccion vertueuſe de Zenon, mais la joye qui nait de la contamplacion, de la volupté, & de la vertu, qui ne finit jamais, & qui recommance toûjours, d'autant plus rauiſſante & plus ſeure, qu'ele eſt plus pleine & plus abondante, & qui randit heureus le dernier jour de la vie d'Epicure dans les douleurs extremes de la colique, comme il le declara à Idomenée au momant où l'on ne déguiſe point la verité. Cete joye qui eſt la derniere accion de la volonté, & la fin où tandent tous les mouuemans du corps & de l'ame, & qui eſt veritablemant la vertu de la volonté, comme la connoiſſance eſt la vertu de l'antandemant, nous ramene

mene à l'opinion que nous auons propoſée, puis que dans ce ſeul bien s'aſſamblent, s'vniſſent, & ſe confondent tous les droits de la vertu & de la volupté; & que ſoûs ces deus noms elle a merité l'eſtime & l'admiracion de tous les hommes. Ce dous mouuemant de la volonté qui comprand dans ſon étanduë la conſtance de l'habitude, & la force de l'accion, eſt la vraye & heureuſe vertu, & la veritable & conſtante volupté que nous auons deſiré dans la vie, & que nous poſſedons meintenant pour recompanſe de nos trauaus. Ambraſſez donc la verité que je vous declare, ô Philoſophes, & croyés que la paix que vous ferez ſoûs les condicions que je vous ay propoſées, vous ſera plus glorieuſe que ne pouuoient étre les victoires que vous auiez eſperé de vos conteſtacions laborieuſes & infinies.

Apres auoir tâché de tirer la conoiſſance du ſouuerein bien de la di-

uerſité des opinions qu'on a auancé : Ie ne puis point oublier ce que la curieuſe & profonde intelligeance de Platon a ajoûté à cete conſideracion : lors qu'il a jugé auec beaucoup d'apparance, que comme la lumiere à vn principe, auſſi le bien qui reluit an toutes choſes prand ſon origine d'vne ſubſtance tres-bonne & tres-heureuſe. D'où il eſt venu à connoître que la ſource du bien n'eſt point autre que Dieu immortel & infini ; & qu'il eſt le méme bien & l'idée du bien qui ſe trouue dans le monde. Cete contamplacion merueilleuſe par laquele Platon a releué au deſſus du Ciel la Philoſophie, que j'auois tiré du Ciel an terre, & qui luy a juſtemant aquis le nom de diuin, n'a pas laiſſé de trouuer de l'oppoſicion parmi ſes diſciples : Et Ariſtote a rejeté ſa panſée, non pas pour l'amour de la verité, quoy qu'il diſe, mais par vn excez d'ambicion qui l'a porté à paſſer les

bornes du reſpect qu'il deuoit à ſon maître, & à la verité, comme ſon diſcours le fait voir clairemant; Car il s'eſt ataché à ſoûtenir qu'il n'y a point d'idée comune du bien, ſans toucher le point le plus important de l'opinion qu'il combat, a ſauoir, qu'il y a vn principe vniuerſel du bien. Et veritablemant il ſamble qu'il l'a obmis pour n'auoir point de raiſon de le conteſter. Car ayant établi vn principe du mouuemant, il ne peut pas nier vn principe du bien, & reconoiſſant Dieu pour principe du mouuemant qui tand, tantôt à la perfeccion, & tantôt à la ruïne du ſujet qu'il change, il ne ſauroit deſauoüer qu'il ne ſoit le principe du bien qui eſt la perfeccion. Et comme Dieu eſt le principe de l'étre, de l'vnité, & de la verité, il faut auſſi qu'il ſoit le principe de la bonté qui procede de l'étre, de l'vnité, & de la verité. Que ſi l'on accorde qu'il n'y à point d'autre ſource du bien que

la Diuinité tres-ſage & tres-heureuſe ; il faut neceſſairemant que pour communiquer ſa bonté, Dieu ait regardé l'idée du bien qui eſtoit an luy méme ; car la perfeccion tres-ſimple n'admet aucune compoſicion; Ainſi Dieu ſera le méme bien & l'idée premiere du bien, & le bien imité & participé ſera dans le monde. Ces choſes étant établies, il importe peu de ſauoir an quele maniere l'idée du bien eſt commune, commant d'vne idée parfaite & ſimple, la Sageſſe diuine a formé des Images ſi diuerſes & ſi imparfaites : ce ſont des doutes que la grandeur infinie de Dieu, & la foibleſſe humaine raudront toûjours obſcures & difficiles, à quoy je ne m'arréterey point. C'eſt aſſez de connoître que le bien de la diuinité eſt le principe & la fin de la bonté répanduë dans toutes les choſes, comme ele eſt auſſi le lien qui les aſſamble, & les vnit antre eles, & auec luy. Ce qui nous fera voir qu'A-

ristote s'est éloigné de la raison quand il a dit, que l'idée du bien separé nous seroit inutile; Parce que nous ne pourrions ny l'aquerir ny l'imiter, que les siances ne considerent pas ce bien, & que l'Artisan, le Medecin, & le Capitaine, ne deuiendroient pas plus habiles par le moyen de cete idée. Puis qu'il est certein qu'on peut contampler ce bien comme le discours qu'il fait le témoigne. Aussi n'y a-t'il point de repugnance que celuy qui à cet objet presant à sa pansée l'imite an quelque maniere, & que la méme idée dequoy Dieu s'est seruy pour donner la bonté au monde, nous montre la perfeccion dont nous sommes capables, & nous y éleue. Antre les siances la Metaphysique contample la nature & les qualitez du bien. La Morale considere cete idée pour regler les accions de l'homme, & le conduire à la felicité. L'Artisan, le Medecin, & le chef d'vne Armée deuiendront meilleurs an re-

gardant la méme idée, & la bonté generale qu'ils auront conçu, ſe répandra dans toutes leurs accions particulieres. Que ſi la contamplacion eſt le bien ſouuerein, comme Ariſtote a penſé, peut-il eſtimer inutile la conſideracion de la bonté infinie de Dieu. Mais s'il eſt vray que la volupté de l'ame ſoit le ſouuerein bien, quele deuons-nous panſer que ſera ſa joye, lors qu'étant ſatisfaite du ſantimant agreable des biens mortels, jouïſſant des delices d'vne vie tranquile, & rauie de l'ordre & de la beauté qui reluit dans l'Vniuers, ele s'éleuera par la contamplacion, & l'amour du méme bien juſques au ſein de Dieu, pour y goûter dans la participacion admirable de ſon Etre, & de ſa Bonté, le nectar de ſa felicité eternele & infinie.

PLVT. Ie ne doute point Proſerpine que tu ne ſois ſatisfaite du ſuccez de ton deſſein. Pour moy,

je confesse que je suis rauy de voir que nos Ieus ont été changez an vne occupacion si serieuse & si bele, que tous les spectacles de la Grece comparez auec cele-cy ne paroîtroient que des Ieus d'anfans. Au reste, l'on peut ordonner des pris pour la course & pour la luite, mais de quele recompanse peut-on payer le merite de la vertu? que peut-on donner à celuy qui possede le bien souuerein? Et neanmoins pour acheuer la Féte, je suis d'auis que tu prenes vne Courone de Mirte & de Laurier, & la metes sur la téte de Socrate pour randre à sa sageſſe vne partie de l'honeur qu'ele a merité. Pour accomplir mon contantemant, & ajoûter plus d'éclat & de dignité à nôtre Assamblée, j'eusse desiré que les hommes, & les Dieus eussent été presans. Car pour ne rien celer, j'eusse été bien ayse de les voir reduits à anuier nos diuertissemans, & je ne leur eusse point anuié l'auantage

qu'ils euſſent tiré des diſcours des Philoſophes, que j'eſtime dignes de la lumiere du Soleil & du Ciel. Mais ne pouuant pas rapeler le paſſé, j'eſtime que ce defaut ſeroit ramply an quelque maniere, ſi Socrate vouloit prandre le ſoin d'écrire ce qui s'eſt paſſé dans cete conferance; il randroit meintenant aus autres Philoſophes ce qu'ils luy ont preſté durant la vie.

SOC. Ie te prie Pluton, permets que je prene vn peu de repos, & ne m'angage pas à vn trauail que je n'ay jamais fait; mais ſi tu veus que ta panſée reüſſiſſe heureuſemant, donne cete charge à *Lucien de Samoſate*, qui ne manque ny d'éloquance ny d'adreſſe pour metre an œuure la matiere que nous luy auons donné. Cete occupacion ne luy ſera point deſagreable: car il a acoûtumé d'écrire des nouueles de ce qui ſe paſſe dans les Anfers. Commande-luy ſeulemant de s'an aquiter ſerieuſemant.

mant. Et peut-étre ſera-t'il bien aiſé de reparer les injures qu'il a faites aus Philoſophes dans diuers ouurages qu'il a écrit.

PLVT. Ie conſans à cela, puis que tu le veus. Lucien, aproche-toy. Ie veus que tu écriues ce qui s'eſt paſſé dans nôtre Aſſamblée, & le ſujet que j'ay eu de la faire. Aquite-toy ſoigneuſemant de la charge que je te donne. Tu pourras ſi tu veus amploier le Dialogue qui t'eſt familier, mais ſans y méler la Comedie. Ie m'aſſeure que tu prandras auec plaiſir l'occaſion que je te donne de ſatisfaire les Philoſophes que tu as offanſé, & ancore de purger ta reputacion. Car il n'y a perſonne qui ne te croye moqueur & médiſant.

LVCIEN. I'executerey tes commandemans le plus exactemant qu'il me ſera poſſible. Auſſi ſerey-je tres-ayſe que les Philoſophes conoiſſent le veritable reſpect que je porte à tous ceus qui prenent juſtemant cete qualité.

PLVTON. La chose est plus importante que peut-être tu ne panses. Car je veus metre la relacion que tu feras antre les meins de Mercure, pour la faire voir aus mortels & aus Dieus immortels. Et il se pourra faire que la beauté, la grandeur, & la dignité du bien souuerein que tu leur represanteras, obligera les hommes à quiter l'auarice, le luxe, les delices, & l'ambicion, pour suiure la joye solide de la vertu. Et qu'au lieu des Tantales, des Sisiphes, des Danaydes, & des Ixions, que la terre a acoûtumé de nous anuoyer, nous ne verrons paroître que des esprits épurez qui pourront remplir les chams vastes & vuides de l'Elisée. Qui sait si Mercure ne renoncera pas au larcin, & au commerce, & si Iupiter méme se contantant de sa Iunon, auec le Nectar, & l'Ambrosie, ne laissera pas an repos Europe, Danaé, & Ganimede.

FIN.

BIBLIOTHEQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

Monsieur

Donlaudare

Je lai prete a mr de St
cry

Cent cinq

de chante loup

besombes de chantelaup

besombes de chantelaup

besombes de chantelaup

besombes